

Profession croque-mort

Qui sont ceux qui tutoient la mort au quotidien? Comment font-ils pour faire face au chagrin des proches? Immersion dans les coulisses d'un métier méconnu, et souvent tabou.

Photos ROLF NEESER - Texte MALIKA SCIALOM

UN TRAVAIL TRÈS PRENANT

Sans cesse au bout du fil, Edmond Pittet, directeur des Pompes funèbres générales, à Lausanne, s'emploie à orchestrer les tâches de ses 40 employés. Ici, dans l'atelier de la succursale lausannoise où sont entreposés cercueils et tenues de travail.

Les croque-morts travaillent
pour 75 francs de l'heure.
Leurs services coûtent
en moyenne 2800 francs.



FACE À LA MORT Dans une petite salle de l'entreprise lausannoise, Edmond Pittet prépare les documents pour une nouvelle famille. Sur la table, les mouchoirs sont de rigueur. Dans le sous-sol de la chapelle Saint-Roch, le croque-mort découvre le corps qu'il s'apprête à vêtir. Un linceul de satin blanc est ensuite agrafé sur les parois en bois du cercueil. Entre les mains du défunt, il place trois œillets. Deux roses et un rouge pour les femmes, deux rouges et un rose pour les hommes.

PHOTOS: ROLF NEESER

«Dans cette activité, tout a un sens»

Immersion au cœur d'un métier tabou, où chaque détail a son importance.

Texte MALIKA SCIALOM

Il est 5 heures du matin. La ville somnole encore, mais Edmond Pittet est déjà debout. Grand, mince, austère, tout de noir vêtu, le physique du directeur des Pompes funèbres générales de Lausanne correspond à l'image d'Épinal de sa profession. Sa journée commence par un moment de recueillement et le petit-déjeuner partagé avec sa femme, qui sont les rares instants qu'il vole à son quotidien au rythme endiablé. Il exerce une profession dont on parle peu, un métier tabou. Chaque jour, il a rendez-vous avec la mort et soutient les familles submergées de chagrin.

Il est 8 heures et c'est le briefing de son entreprise. Dans la salle de conférences, serrés autour d'une table en U, une vingtaine d'employés funéraires sont prêts à organiser les tâches du jour. Ils portent tous l'uniforme de rigueur, gris, chemise blanche, cravate jaune et gris. La moyenne d'âge avoisine les 40 ans, avec une poignée de jeunes dans la vingtaine. Le directeur leur fait face. Le ton est très poli, très formel. Il donne du «Monsieur», du «Madame» à



BRIEFING Tous les matins, à 8 heures, l'équipe se réunit au complet pour organiser les tâches du jour. Edmond Pittet salue chaque collaborateur en lui serrant la main avant une séance très solennelle. Au planning d'aujourd'hui: une quinzaine de cérémonies.

tout le monde. Et on le lui rend bien. «Monsieur Costa, tout est prêt pour votre service de 15 heures?» «Oui, Monsieur Pittet, j'attends juste la confirmation pour la sono.» La séance est concise, précise, efficace, chacun sait rigoureusement ce qu'il a à faire. En trente-sept ans de métier, Edmond Pittet est passé maître dans l'art d'accompagner les familles dans le deuil, et connaît l'importance à accorder aux détails, même les plus anodins: «Une cérémonie est un moment unique, la dernière occasion de dire adieu à l'être aimé. S'il s'y produit la moindre frustration, elle sera encore présente plusieurs années après, et le deuil ne sera pas complet. Je me souviens de cette dame qui me disait à quel point elle regrettait que son mari n'ait pas été coiffé comme d'habitude, dans son cercueil. Son mari était décédé depuis trente ans.»

Un stress permanent L'entreprise compte une quarantaine d'employés, divisés en deux catégories et répartis dans quatre succursales. Les «collaborateurs» sont notamment chargés de faire les «interventions» (aller chercher les personnes décédées),

de transporter les défunts, leur administrer des soins, coordonner les cérémonies. Les «assistants funéraires», eux, s'occupent de tout ce qui a trait à la famille et à l'administratif. «C'est un métier très stressant, car il faut pouvoir intervenir rapidement et à tout moment, explique Edmond Pittet. J'emploie une trentaine d'assistants à Lausanne. Nous consacrons jusqu'à trente-cinq heures à chaque famille!»

Toujours sur la route, les rendez-vous s'enchaînent à la minute près, avec une ponctualité parfaite. Une seule pause de vingt minutes pour manger, bref moment de répit avant une nouvelle rencontre, une nouvelle famille brisée. Pour le directeur, tout est dans la qualité de la relation: «Être professionnel ne suffit pas, il est indispensable d'avoir du doigté, et un immense respect pour les proches que l'on rencontre, car tout a une valeur thérapeutique.»

Ainsi, l'aspect du mort dans sa dernière demeure est fondamental. Depuis l'Égypte antique, l'art de conférer au défunt une sorte d'immortalité semble avoir traversé le temps. C'est pourquoi la mise en bière,

qui consiste à habiller le corps du mort et le placer dans son cercueil, est un moment privilégié. L'opération a lieu dans le sous-sol de la chapelle Saint-Roch, juste à côté du siège de l'entreprise, près des cryptes dédiées aux défunts. Un corps attend sur une table métallique. Les deux professionnels se mettent à l'œuvre avec dextérité. Dans un coin de la pièce, les habits sélectionnés par la famille de la défunte. C'est une femme de 90 ans, toute petite, décédée la veille. Les gestes des deux croque-morts sont précis, rapides, ils s'affairent de part et d'autre de la table. Les bras sont doucement étirés et manipulés pour assouplir les muscles rigides. Ils ont chacun en main la moitié du vêtement, et effectuent le même mouvement. C'est un réel travail d'équipe. Les collants, à présent, puis la jupe. Des mains soutiennent la nuque et les épaules, les autres, les pieds. Ils se coordonnent d'un regard et, la seconde d'après, le corps endimanché est allongé dans le cercueil. «Pour le conserver jusqu'à la crémation, nous utilisons des plaques de glace carbonique, qui ont la singularité de s'évaporer au lieu de fondre,



CENDRES Les incinérations se font au crématorium de Montoie, puis les cendres sont entreposées au siège de l'entreprise deux à trois semaines. Il arrive que des urnes soient abandonnées par les familles. La plus ancienne n'a pas quitté la pièce depuis les années 70!

précise Edmond Pittet. Elles sont positionnées à des points stratégiques, pour préserver le buste.» Entre les mains, on place trois œillets: deux rouges et un rose pour les hommes, deux roses et un rouge pour les femmes. Un linceul de satin blanc couvre le bas du corps. «Nous préservons ou redonnons une certaine forme de beauté aux défunts. Même pour les plus défigurés, un thanatopraticien s'occupe de reconstituer les visages. Sinon, il se contente de maquiller légèrement le mort, pour lui redonner quelques couleurs avant de le présenter à la famille», détaille le directeur.

Et la tristesse?

Le lendemain, retour au bureau où, de son stylo bleu, Edmond Pittet déleste une famille des tourments administratifs: «Nous nous occupons de tout, Madame, vous n'avez rien à faire.» Françoise a perdu sa maman. La cérémonie sera simple.

«Nous consacrons jusqu'à trente-cinq heures à chaque famille»

Edmond Pittet, directeur des Pompes funèbres générales

«Quand voulez-vous ensevelir les cendres, Madame?» s'enquiert le croque-mort. «Je ne sais pas», répond-elle, perdue. Rassurer, accompagner, guider. Penser à la place des endeuillés, tel est son quotidien. Et la tristesse dans tout ça? «J'éprouve de la sympathie et de l'empathie pour les gens endeuillés que je vois, confie-t-il, quoique je ne puisse pas ressentir complètement leur tristesse. La mort ne me laisse pas du tout indifférent et je suis parfois très touché par ce qui arrive aux gens, mais c'est un équilibre à trouver entre empathie, soutien et autoprotection. Endiguer l'émotion, ne pas la laisser nous submerger.»

Mais l'ambiance de ces rencontres n'est de loin pas toujours aux pleurs. Deux jours plus tard, nous voici chez Marlies, 93 ans, qui nous accueille avec un cake au citron et des biscuits. Le motif de cette visite? La signature d'un contrat de prévoyance

funéraire. Étonnant, de prendre le thé en préparant la mort de son hôte. Mais la conversation est légère, et la grand-maman souriante, sereine.

«Un métier tabou»

Il est 15 heures, le lendemain, et les cloches de l'église Saint-Jean de Cour, à Lausanne, sonnent pour annoncer l'enterrement militaire d'un ancien officier. Les bancs en bois du lieu sacré craquent doucement. Assis au fond de l'église, un vieux motard en t-shirt «USA» fredonne, une feuille de cantiques dans les mains. Recouvert de fleurs jaunes et orange, le cercueil trône à côté de trois militaires en tenue. Tout est prêt, mais c'est la panique au sein du corps funéraire, car la veuve manque à l'appel. Gérer certains couacs angoissants fait aussi partie du métier... Dix minutes plus tard, la cérémonie peut finalement commencer. Edmond Pittet se tient debout, au fond de la salle, et se balance légèrement d'avant en arrière. Soudain, un rire d'enfant vient troubler le silence, tirant pour un instant les vivants de leurs pensées.

«Écoutons à présent cette musique de Georges Brassens, annonce le pasteur, *Le petit cheval*.» Mais la sono ne l'entend pas de cette oreille et plusieurs employés sont appelés en renfort pour faire fonctionner la machine. Des fils débranchés et autant de minutes de silence où flottent dans l'assistance quelques murmures perplexes. La musique démarre, enfin, et prend possession du lieu. Puis le cercueil s'en va, laissant progressivement la famille face à la réalité de la séparation. Edmond Pittet serre quelques mains, reçoit de sincères remerciements et, déjà, s'en va à la rencontre d'une nouvelle famille.

En deux jours, il y aura eu treize cérémonies. Enterrements ou remises de cendres. Laïques, catholiques ou protestantes, les processions sont toutes différentes, mais l'empathie d'Edmond Pittet est partout la même. «Tout ce que j'accomplis dans cette activité a du sens. Pour autant, la carapace que j'ai pu me construire s'effrite au fur et à mesure que les années passent, car je suis de plus en plus confronté à ma propre mort. Désormais, je m'occupe très souvent de personnes de mon âge. Un autre regard sur la vie m'est offert, et le fait de voir que tout peut disparaître subitement m'aide à me détacher des biens matériels. Mais la mort ne me fait pas peur, dans la mesure où je suis croyant.»

On prend congé de lui en sachant que demain il continuera à veiller, à sa façon, sur les familles en deuil. «On ne peut pas réparer la mort. La seule tâche qui me semble dès lors sensée, dans cette situation, est de prendre en charge et de veiller au bon déroulement de la cérémonie. Car l'adieu au défunt est le premier pas vers l'acceptation de la mort.»